

LYONNISTE

SOCIALISTE

Organe hebdomadaire
DES TRAVAILLEURS
de la région de l'Est



ADRESSER les correspondances manuscrites et communications diverses au citoyen BIRUCKOT, secrétaire de la rédaction, rue de Séze, 27.

Les annonces et les abonnements sont reçus par le citoyen PAYAN, secrétaire de l'administration, rue Masséna, 73.

Abonnements { Un mois » 50¢
Trois mois 1^{fr}. 50¢
Un an 6^{fr}. »

LA MISERE

*C'est le cri de la nature,
Il faut du pain! il faut du pain!*

P. Dupont.

Les maîtres ne peuvent plus nourrir les esclaves!

Les affamés se sont levés! leurs cohortes, formées dans les faubourgs, ont convergé sur l'Alcazar.

Ils étaient dix mille, l'estomac tirillé par la faim: ils ont demandé des pioches, dix heures de travail par jour, trente sous de salaire.

Le maire a tout refusé.

Le ministre n'a rien accordé.

Les journaux bourgeois ont calomnié et injurié.

Le conseil municipal n'est pas en session.

La chambre des députés est en vacances.

Et, menaçante depuis deux jours, flamboie à la Croix-Rousse, tracée sur les murs des monuments publics par des mains plebeïennes, la devise terrible des désespérés de 31:

Vivre en travaillant ou mourir en combattant.
Que devons-nous faire?

Forcer le pouvoir à capituler, à ouvrir des travaux représentant le morceau de pain indispensable aujourd'hui, pour nous et les nôtres.

Prendre des mesures énergiques pour assurer le pain de demain.

Le palliatif d'abord, le remède ensuite.

Palliatif: travaux municipaux ou nationaux.

Remède: réorganisation économique, révolution sociale.

Mais prenons garde.

Les journaux dévoués à l'administration accusent les bonapartistes, les jésuites, de profiter de la misère pour battre en brèche la République. Nous, nous accusons l'administration de fomenter l'insurrection dans le but d'écraser la révolution.

On espère nous réduire au désespoir en rejetant nos demandes les plus modestes et les plus légitimes. On veut nous indigner en se jouant de nous. A l'aide d'agents provocateurs, on cherche à nous faire descendre en

trouveau dans la rue: moyen déjà ancien de résoudre le problème de la misère en supprimant les misérables.

Evitons les pièges. Soyons fermes, énergiques, mais prudents.

Les réunions passées ont été calmes et pourtant elles ont effrayé nos adversaires. Pourquoi?

C'est qu'elles ont permis de constater le progrès immense accompli par les idées d'émancipation économique. Le discours prononcé par un ouvrier inconnu, dans la séance de lundi, démontrant d'une façon claire et précise, la nécessité de substituer la propriété collective à la propriété individuelle, discours accueilli par des applaudissements presque unanimes, ne prouve-t-il pas que la révolution est accomplie dans les cerveaux ouvriers?

Nous avons, aujourd'hui, conscience des causes du mal; nous connaissons le remède.

Il reste à nous organiser, à constituer la force, à préparer la révolution, à assurer la victoire.

Note parisienne

Paris, 24 septembre 1884.

Il y a des républicains qui doivent avoir diablement peur. Le lendemain de Sedan, quand les bourgeois proclamèrent la République, tout le monde était content, les républicains parce que c'était le gouvernement de leur cœur, les monarchistes de toutes couleurs parce qu'ils pensaient que mieux valait laisser la république régler les comptes de la guerre et de la défaite; quand la Commune leva l'étendard de la révolte, les réactionnaires républicains et monarchiens se frottaient les mains; ils se souvenaient de Juin 1848; il n'y a qu'un seul gouvernement qui puisse massacrer les ouvriers sans peur et sans pitié, pensaient-ils, ce gouvernement est la République bourgeoise. Ils ne furent pas déçus; la République bourgeoise régla le compte de l'empire et saigna à blanc le prolétariat à Paris, à Marseille et ailleurs comme jamais il n'avait été saigné. Les républicains bourgeois étaient joyeux: « que le Seigneur nous conserve ce gouvernement béni, qui fait si bien les affaires de la bourgeoisie voleuse et oppressive, priaient-ils. Heureusement que la République a des sérieuses chances de durée, non pas parce que nous sommes capable de la défendre, mais parce qu'il y a trop de prétendants. » En effet, c'était sur les prétendants que comptaient les républicains bourgeois pour conserver la République; alors il y avait les Napoléon, Henri V et les d'Orléans; tous convoitant le trône, ne voulaient qu'un concurrent le leur souffla; le vieux coquin Thiers disait « La République

est le gouvernement qui nous divise le moins. » Aujourd'hui c'est bien changé. Un nègre du pays des Zoulous a tué l'espoir du parti Bonapartiste; depuis lors les grotesques querelles de Plon-plon et de son digne fils ont mis la dernière goutte de boue sur le Bonapartisme, honni et abhorré; Henri V, qui avait prudemment pensé qu'il valait mieux vivre tranquillement de ses rentes à l'étranger que de régner même sur le trône de ses pères, est mort sans héritier; sa veuve qui méprise les d'Orléans, comme ils le méritent, est au désespoir de ce qu'ils n'ont pas de rivaux; pour leur en susciter elle s'est adressée à Don Carlos, à son fils et à son père; ils ont repoussé avec dédain la couronne de France, ils prétendent que c'est plus commode de détrousser les voyageurs; la comtesse de Chambord est alors allée chercher le cordonnier de Naundorf; ce fou qui se dit petit fils de Louis XVII, mort au Temple. Ainsi donc les d'Orléans sont les seuls prétendants; mais cela ne veut pas dire qu'ils soient plus près du trône pour cela; oh! non, car il y a aujourd'hui dans la classe des salariés trop de républicains décidés à défendre la République, pour que jamais ces traitres et ces mendicants qui s'appellent les d'Orléans montent sur le trône.

Les radicaux n'auront plus rien à envier aux Bonapartistes et autres opportunistes; jusqu'ici ils pouvaient avec orgueil montrer du doigt les Bonthoux, les Feder, les Savary, les Emmanuel Arène et dire, ces gens sont des voleurs, des tripoteurs qui se servent de leur influence sociale et de leur position politique pour mettre la main dans les poches de leurs compatriotes et subtiliser la pièce de cent sous. Le tribunal correctionnel qui vient de condamner Bouchet et Marius Poulet, députés de l'extrême gauche, pour avoir trop pris les intérêts et le capital des actionnaires du Zodiaque a démontré que la chambre des Députés était une succursale de Mazas, que c'était là que les grinchos de la haute se faisaient envoyer pour travailler plus en grand. Il se trouvera dans le parti socialiste et révolutionnaire, des naïfs qui s'indigneront et crieront à l'immoralité; cela nous plaira à nous, de voir les sénateurs et les députés se faisant voleurs; nous serions au contraire désespérés de croire que nos députés, sénateurs, ministres et le reste n'étaient pas des gredins capables de tout et propres à rien. Le système capitaliste est basé sur le vol; le capital, Karl Marx l'a démontré irréfutablement, n'est que du travail non payé, du travail volé à l'ouvrier. Tout industriel, tout commerçant est un voleur, qui ne fait fortune qu'en volant le producteur. La valeur de tout produit, que ce soit un mètre de drap, une paire de bottes, un sac de blé ou un roman se compose de trois parts: 1° la part de la matière première, 2° la part de l'ouvrier, 3° la part des voleurs. Ainsi par exemple les 20 francs que valent un hectolitre de blé se partagent à peu près ainsi: — 1° sept francs pour les engrais, pour la nourriture des bêtes de labour, etc., 2° six francs pour le paysan cultivateur, 3° sept francs pour les voleurs, qui sont

Le propriétaire foncier, le banquier, le marchand de blé etc. — Pourquoi quand tout le monde vole dans la bourgeoisie, voudrait-on empêcher les députés, les sénateurs et les ministres de voler les voleurs? C'est le comble de l'illogisme et de l'immoralité que d'exiger de l'honnêteté de nos dirigeants.

P. LAFARGUE.

Mission historique des Classes

Il y a 50 ou 60 ans, alors que les éléments sociaux et industriels de la bourgeoisie étaient encore confus, ce titre n'aurait peut-être pas été compris; mais aujourd'hui que les forces mécaniques tirent de plus en plus ces éléments du chaos social; aujourd'hui que la grande industrie commence à séparer violemment ce qu'une révolution formidable, en bouleversant toutes les couches de la société, avait si bien mêlé; aujourd'hui que la classe qui a fait sa trouée révolutionnaire a définitivement assis l'ordre économique inhérent à sa nature, à ses intérêts, à son génie même; aujourd'hui que cet ordre fonctionne avec précision au profit exclusif de cette classe, l'ordre hiérarchique, un instant trouble, se rétablit; et comme une eau dépose au fond du vase les sédiments qui la troublent, la société bourgeoise rejette de plus en plus, dans les couches dites inférieures, les éléments que son mouvement ascensionnel avait entraînés à la surface, et violemment quoique sans bruit, s'accomplit cette séparation des classes, condition nécessaire de la révolution future.

C'est donc au moment où cette classification des intérêts, établie depuis longtemps dans les faits, commence à être comprise par les salariés; au moment où le peuple n'est déjà plus le peuple, mais le prolétariat; au moment où ce prolétariat s'organise assez distinctement en parti politique séparé pour avoir ses congrès annuels, c'est-à-dire son parlement, qu'il est bon, qu'il est utile, qu'il est important de lui apprendre qu'il n'agit pas exclusivement sous l'influence d'une situation économique, pas plus qu'il n'obéit à un mot d'ordre quelconque; mais qu'il est dans la loi historique du développement de l'humanité, que cette loi lui impose, comme elle l'a fait pour toutes les classes qui l'ont précédé dans l'histoire, une mission à remplir, qui est l'avènement définitif du règne de la justice parmi les hommes. Mission importante, grandiose; la dernière, parce qu'elle s'impose à la dernière classe qui monte, la plus complète, parce qu'elle ferme définitivement l'ère des revendications, l'ère des luttes fratricides pour l'existence, pour ouvrir enfin celle du bien-être matériel, moral et intellectuel pour tous.

Il s'en faut que tout soit désordre et confusion dans l'histoire. Un ordre constant de succession et de relativité préside à l'accomplissement des faits. Tout y est relié dans un enchaînement perpétuel. Tout y est séries et transformation. L'évolution apparaît au lecteur attentif comme le mouvement combiné des forces individuelles, tendant toujours vers

une situation meilleure, et la révolution, comme l'effort collectif d'une classe qui monte, tendant toujours à effectuer le passage à une organisation sociale plus développée.

L'histoire nous montre donc que l'humanité, pour arriver au degré de civilisation actuellement atteint, a subi cette loi du développement, c'est-à-dire que, partant d'un état social très-inférieur, elle a passé par des alternatives de révolution et d'évolution pour arriver au point où elle en est; et qu'en dehors du perfectionnement individuel consistant à développer le bien acquis, ce qui, dans l'histoire, correspond à l'évolution, il en est un autre, d'un ordre plus élevé, un perfectionnement collectif, social, qui, dans l'histoire aussi, correspond à la révolution: ce sont les transformations sociales.

Ainsi, on voit dans le cours des événements, à travers les siècles, les formes sociales sortir les unes des autres, sollicitées par le seul antagonisme des classes. C'est-à-dire que chaque mouvement ascensionnel d'une classe arrivant au pouvoir détermine une forme sociale nouvelle, toujours supérieure, et portant l'empreinte profonde du caractère et des aptitudes particulières de cette classe.

Pourquoi le développement humain procède-t-il par révolution et évolution et n'évolue-t-il pas simplement, ce qui serait le progrès sans secousse? C'est que, jusqu'à ce jour, les sociétés ont été divisées hiérarchiquement, c'est-à-dire en couches sociales superposées, ou classes, et que de cette division, est né un antagonisme de classes absolument favorable à cette marche du progrès. Ainsi, une classe arrive au pouvoir; c'est, d'une part, pour la classe déchue, une évolution terminée; pour celle qui arrive, une révolution qui s'accomplit et pour l'humanité, une évolution nouvelle. Mais la classe arrivée au pouvoir, si ce n'est pas la dernière, n'y est arrivée qu'avec un programme restreint, et l'évolution qu'elle va accomplir ne peut être autre chose que la somme de réformes qui lui est nécessaire pour grandir et se développer. Elle n'ira pas au delà dans le domaine des faits. L'ordre social qu'elle aura créé, elle le croira définitif, et tout son génie s'exercera à l'éterniser. C'est différent dans le domaine des idées: des esprits supérieurs, émergent de la foule, ne croyant pas à l'éternité de l'œuvre de leur classe, iront jusqu'à la conception d'un ordre de choses supérieur. D'un autre côté, le progrès des sciences, les nouvelles découvertes, le mode de production, en transformant les rapports sociaux, détermineront dans la classe immédiatement au-dessous des situations précaires telles que crises politiques, crises économiques souvent répétées et se rapprochant de plus en plus, favorisant la distinction des intérêts de classe et développant les idées d'émancipation qui doivent la faire arriver au pouvoir pour réaliser la somme de réforme que comportent les besoins nouveaux. C'est alors que la société se divise distinctement en deux forces opposées, force d'élan et force d'arrêt, et que les conflits surgissent jusqu'à ce que la classe au pouvoir succombe. Alors l'évolution commencée avec elle finit avec elle, et la révolution s'accomplit.

C'est toujours révolutionnairement qu'une classe conquiert le pouvoir, car celle qui précède devient

son œuvre accomplie, évolutive, puis conservatrice et enfin réactionnaire, en haine de la classe qui monte à son tour et qui la menace d'en bas.

Mais ce qui caractérise l'évolution humaine, c'est qu'aucune classe ne disparaît et ne peut disparaître sans avoir accompli la mission qui lui incombe. Chaque classe ne tombe qu'à son heure c'est-à-dire lorsque son programme est épuisé et qu'elle devient impuissante à diriger les forces qu'elle a développées, à réaliser les réformes exigées par les besoins nouveaux. Plusieurs fois triomphante dans les assauts qui lui sont livrés, elle perd néanmoins chaque fois du terrain; sa force de résistance provoque du côté opposé une accumulation d'énergie qui finit toujours par l'emporter de haute lutte, et c'est cette accumulation d'énergie qui, brisant tous les obstacles, lance l'humanité dans une nouvelle phase sociale.

La classe qui lui succède arrivant avec un programme plus large, des aptitudes nouvelles, une nouvelle conception de la justice sociale, détermine un ordre de choses conforme à ses aspirations. Elle réalise dans l'histoire une série de progrès, puis, son évolution terminée, elle disparaît à son tour, par le même procédé historique.

Il en est ainsi jusqu'à la dernière classe, laquelle profitant de tout le progrès accumulé par les évolutions précédentes, et n'ayant personne au-dessous d'elle, arrive au pouvoir, non plus avec un programme de classe, mais avec un programme universel, comprenant l'universalité des citoyens, détruisant toute hiérarchie sociale, toute distinction entre citoyens, toute barrière entre peuples, établissant la solidarité humaine. En un mot, constituant définitivement l'humanité. Alors, comme l'a dit un célèbre socialiste allemand, Frédéric Engels « la lutte pour l'existence individuelle disparaît. Ce n'est que dès ce moment qu'on peut dire dans un certain sens, que l'homme s'est définitivement séparé du règne animal; il aura enfin échangé des conditions d'existence animale pour des conditions réellement humaines. » L'humanité délivrée de la force de résistance que lui opposaient et les classes à leur déclin, et sa forme hiérarchique, évoluera désormais sans secousse vers les destinées splendides que lui révèle la science.

La mission du prolétariat est donc toute tracée: s'organiser fortement en parti de classe ayant pour objectif la prise de possession de toutes les forces productives et leur nationalisation, en s'emparant du pouvoir politique par tous les moyens: la quatrième et dernière classe ne conquerra son émancipation qu'à cette condition.

BRUGNOT.

L'abondance des matières ne nous permet pas, cette semaine encore, de faire paraître la Galerie socialiste.

C'est de l'Alsace manufacturière que parle le Dr. Villermé, de l'Alsace des Kestner, des Dolfus, ces fleurs de la philanthropie et du républicanisme industriels. — Mais avant que le docteur ne dresse devant nous le tableau des misères prolétariennes, écoutons un manufacturier alsacien, M. Th. Mieg, de la maison Dolfus, Mieg et Co, dépeignant la situation de l'artisan de l'ancienne industrie: « A Mulhouse, il y a cinquante ans (en 1813, alors que la moderne industrie mécanique naissait), les ouvriers étaient tous enfants du sol, habitant la ville et les villages environnants et possédant presque tous une maison et souvent un petit champ (1). » C'était l'âge d'or du travailleur. — Mais alors l'industrie alsacienne n'inondait pas le monde de ses cotonnades et n'emmillonnaient pas ses Dolfus et ses Koechlin. Mais, vingt-cinq ans après, quand Villermé visita l'Alsace, le minotaure moderne l'atelier capitaliste, avait conquis le pays; dans sa bouillie de travail humain, il avait arraché les ouvriers de leurs foyers pour mieux les tordre et pour mieux exprimer le travail qu'ils contenaient. C'étaient par milliers que les ouvriers accouraient au sifflement de la machine.

Paul LAFARGUE.

(A suivre).

(1) Discours prononcé à la Société internationale d'études pratiques d'économie sociale de Paris, en mai 1863, et publié dans l'Economiste français de la même époque.

(3)

FEUILLETON

LE DROIT A LA PARESSE

Refutation du « Droit au Travail » de 1848.

Où sont ces luronnes, toujours trottant, toujours cuisinant, toujours courant, toujours semant la vie et engendrant la joie, enfantant sans douleur des petits sains et vigoureux?... Nous avons aujourd'hui les filles et les femmes de fabrique, chétives fleurs aux pâles couleurs, au sang sans rutilance, à l'estomac délabré, aux membres alanguis... Elles n'ont jamais connu le plaisir robuste et ne sauraient raconter gaillardement comment l'on cassa leur coquille! — Et les enfants? Douze heures de travail aux enfants! O misère! — Mais tous les Jules Simon de l'Académie des sciences morales et politiques, tous les Germinys de la jésuiterie, n'auraient pu inventer un vice plus abrutissant pour l'intelligence des enfants, plus corrupteur de leurs instincts, plus

plus destructeurs de leur organisme, que le travail dans l'atmosphère viciée de l'atelier du capitaliste.

Notre époque est, dit-on, le siècle du travail; il est, en effet, le siècle de la douleur, de la misère et de la corruption.

Et cependant les philosophes, les économistes bourgeois, depuis le péniblement confus Auguste Comte, jusqu'au ridiculement clair Leroy-Beaulieu; les gens de lettres bourgeois, depuis le charlatanesquement romantique Victor Hugo, jusqu'au naïvement grotesque Paul de Kock, tous ont entonné des chants nauséabonds en l'honneur du dieu Progrès, le fils aîné du Travail. A les entendre, le bonheur allait régner sur la terre; déjà on en sentait la venue. Ils allaient dans les siècles passés fouiller la poussière et les misères féodales pour rapporter de sombres repoussoirs aux délices des temps présents. — Nous ont-ils fatigués, ces repus, ces satisfaits, naguère encore membres de la domesticité des grands seigneurs, aujourd'hui valets de plume de la bourgeoisie, grassement rentés; nous ont-ils fatigués avec le paysan du rhétoricien La Bruyère? Eh bien! voici le brillant tableau des jouissances prolétariennes en l'an de Progrès capitaliste 1840, peint par un des leurs, par le Dr. Villermé, membre de l'Institut, le même qui, en 1848, fit partie de cette société de savants (Thiers, Cousin, Passy, Blanqui l'académicien, en étaient), qui propagea dans les masses les sottises de l'économie et de la morale bourgeoises.

Nos souvenirs

21 septembre 1792 — Proclamation de la première République. Prolos, mes amis, quand proclamerons-nous la nôtre ?

28 septembre 1864 — Fondation de l'Internationale, dont le premier congrès se tint à Genève, le 3 septembre 1866.

L'ORGANISATION DU TRAVAIL

L'anarchie est un système social tellement vague, tellement indéterminé, je dirai même tellement vide de sens que, sous son couvert, les théories les moins raisonnables, les plus absurdes, les plus déréglées peuvent se faire jour. Aussi, conséquence fatale, autant d'anarchistes, autant de systèmes différents. Dans leur langage la confusion règne en maîtresse. Leurs discours, leurs écrits sont un véritable dédale d'affirmations et de propositions contradictoires. Ainsi, pour citer un exemple, il y a quelques jours, à la salle de la Perle, un, je ne dirai pas de leurs chefs, mais un de ceux qui émergent par l'intelligence et le savoir, le citoyen E. Digeon, tonnait contre l'organisation sociale préconisée par le Parti ouvrier. Pour lui, toute organisation est oppressive, est autoritaire. Cependant le citoyen E. Digeon a écrit dans sa brochure (Propos révolutionnaires): «*Ceux qui n'admettent aucune règle sociale, même librement consentie, ne comprennent pas les nécessités que la nature a imposées à l'homme en ne lui permettant pas de vivre autrement qu'en société.*» Or, qu'est-ce donc que cette règle sociale si ce n'est de l'organisation? Et il dit encore «*qu'il met pour limite à la liberté individuelle le respect de la liberté d'autrui, garanti sérieusement par l'intervention éventuelle d'un pouvoir public.*» Qu'est-ce encore, ce pouvoir public, si ce n'est de l'organisation. Je pourrais ainsi multiplier les exemples de contradiction dans leur langage. Et puis encore, combien d'idées fausses, d'opinions irraisonnées. Je pourrais citer, tel par exemple, que la liberté illimitée que réclament un grand nombre d'anarchistes sans se douter peut-être, que la liberté vraie corrèlait d'exister à l'instant même où naîtrait la liberté illimitée. Eh bien, que penser, en présence de ces contradictions de langage, de ces idées fausses, absurdes, sur la liberté, si ce n'est que le chaos règne dans l'esprit de ceux qui émettent ces idées ou qui commentent ces contradictions. Certes, je ne suspecte pas leurs intentions, mais je crois qu'ayant constamment les yeux fixés sur l'idéal, ils sont absorbés par cet idéal et s'oublient dans sa contemplation.

Mais c'est surtout au point de vue du travail que les anarchistes ont horreur de l'organisation. Selon eux, il faut se contenter de mettre les instruments de travail au service des travailleurs isolés ou en groupe.

Pensent-ils que cela puisse se faire sans conflit? Tel groupe voudra cette usine, tel autre la voudra aussi; tel cultivateur exigera ce champ, tel autre prétendra qu'il le lui faut; et puis les vigneron qui, tous, réclameront le *des Vuycot!* Résultat: conflits perpétuels, incessants, dans lesquels toujours le faible sera spolié. Ce sera ainsi le droit du plus fort. Conflits, luttes favorisant les plus coupables entreprises contre la liberté, ouvrant la porte à la contre-révolution et tendant à faire perdre une fois encore au prolétariat, le bénéfice de sa victoire révolutionnaire.

Cependant, supposons que les hommes aient assez de vertu et d'abnégation pour se répartir justement et également les instruments de travail. Les groupes et les travailleurs isolés se mettent à l'œuvre et produisent. Les marchandises ou produits s'écoulent dans les magasins généraux où chacun va puiser selon ses besoins. Mais pensez-vous que les oisifs, les improductifs d'aujourd'hui se décideront ainsi à travailler, à produire, s'ils n'y sont obligés par les nécessités de l'existence? Ce serait être bien naïf de le croire. Assurés qu'ils seront, de trouver la satisfaction de leurs besoins en puisant dans les magasins généraux, ils continueraient certainement leur existence oisive. Un pareil état de choses découragera fatalement les plus dévoués; la production, n'étant pas stimulée, décroîtra rapidement, et les travailleurs actifs ne voulant pas, avec juste raison, entretenir l'oisiveté d'autrui par leur travail, cesseront de porter leurs produits dans les magasins et les garderont pour leur propre consommation,

en, d'où, nécessairement, diminution dans la variété des produits; et les besoins de ceux même qui travailleraient, de moins en moins satisfaits. — De là, inévitablement encore, conflits perpétuels, luttes incessantes entre producteurs et autres, entre travailleurs et oisifs; luttes dans lesquelles, toujours, la force primera le droit et la raison, et où sombrera fatalement la liberté.

Il n'y a pas de devoirs sans droits, mais il n'y a pas non plus de droits sans devoirs. Or, si la société doit à chacun de ses membres la satisfaction de ses besoins, dans la mesure des ressources sociales, je considère que le premier des devoirs d'un citoyen envers la société est le travail, dans la proportion de ses forces et moyens.

Certes, je n'ai pas la prétention de dresser le plan détaillé d'une organisation du travail dans la société future. C'est le peuple qui, une fois en possession de l'outillage et de la propriété, devra régler tous les détails de cette organisation.

Mais ce que les révolutionnaires doivent faire, dès aujourd'hui, c'est de la besogne utile: ils doivent prendre les mesures nécessaires, de nature à assurer aux travailleurs leur complète liberté d'action au lendemain de la révolution. Ils doivent les garantir contre les pièges et toutes les entreprises de la réaction; et la meilleure des garanties à opposer à ces périls doit provenir de la satisfaction absolue des besoins matériels et moraux, laquelle ne peut être assurée que par une organisation du travail, basée sur l'équité et la justice.

Ce que vous lui offrez, au peuple, c'est l'inconnu, c'est le néant; et, ce qui est pis encore, c'est que vous le livrez, involontairement, je l'accorde, aux entreprises liberticides des ambitieux.

Eh bien, le peuple est las de ces boucheries humaines que l'on appelle émeutes et insurrections. Il faut que la révolution qui se prépare soit la dernière.

Est-ce que cette organisation du travail empêchera le progrès de marcher, les idées de se produire? Au contraire. Le peuple, dégagé des soucis de la vie journalière, son existence étant assurée, ses besoins satisfaits, aura le corps plus robuste, l'esprit plus libre. Il pourra donc, à son gré, affranchi qu'il sera de la domination patronale et capitaliste, modifier l'organisation sociale, la perfectionner et se rapprocher ainsi, de plus en plus du but idéal: l'Égalité sociale.

Just.

Mots de combat

Tout s'en va; il ne sortira pas un enfant des entrailles de sa mère qui ne soit un ennemi de la vieille société. — *Châteaubriant.*

Pourquoi, dit un philosophe des déserts, pourquoi les chefs d'Etats n'ouvrent-ils pas leurs compas et ne traçent-ils pas leurs lignes de démarcation sur nos têtes aussi bien que sous nos pieds? Pourquoi n'écrivent-ils pas en grandes lettres, sur leurs parchemins, que chaque propriétaire du sol aura telle portion du ciel avec telle étoile pour servir de limite à son domaine, et tel nuage pour faire aller son moulin? — *Cooper.*

L'homme est libre comme l'oiseau en cage. — *Lavater.*

Ce qui est la cage de la liberté, c'est le possible, c'est-à-dire le hasard de son milieu et la conséquence du passé. — *Lavater.*

Déjà maître du présent par le travail, l'homme le deviendra aussi de l'avenir par la science. Cette terre qu'il dit lui appartenir sera véritablement sienne; il en utilisera la force productive à son gré et fera servir toutes les vies inférieures, animales et plantes, au confort de sa propre vie; mais devenu possesseur de la terre, qu'il le devienne aussi de lui-même, qu'il triomphe enfin de ses propres passions et qu'il apprenne à vivre en paix sur cette planète, si souvent arrosée de sang! que la terre puisse mériter bientôt le nom de «*bienheureuse*» que lui ont donné les peuples enfants. (La Terre) — *Elisée Reclus.*

La pensée précède l'action comme l'éclair précède la foudre; la foudre, en Allemagne, est allemande elle-même. Elle n'est pas prompte et roule lentement son tonnerre. — *Henri Heine.*

La navette vole, le métier craque; nous tissons le jour, nous tissons la nuit; — vieille Allemagne, nous tissons ton linceul, nous mêlons à notre tissu maintes malédictions! — *Henri Heine* (Tisserands silésiens)

Ma philosophie est une négation perpétuelle qui pousse l'homme à considérer le présent comme un passé contemporain qu'il faut nier sans cesse pour créer l'avenir qui n'est qu'un devenir. — *Hegel.*

J'attaquerai les fripons, je démasquerai les hypocrites, je dénoncerai les traîtres, j'écarterai des affaires publiques les hommes avides et les lâches. — *Marat.*

Peuple ingrat et frivole, qui encenses tes tyrans et abandonnes tes défenseurs. — *Marat.*

Questions Lyonnaises

TRAMWAYS

Quand les travailleurs, victimes de l'exploitation capitaliste, essaient de résister par la grève aux exigences du capital, les gouvernements bourgeois s'empressent de mettre à la disposition des exploitateurs les forces sociales répressives, police, armée, magistrature.

Mais si l'on trouve des lois pour condamner, au nom de la liberté du travail, les ouvriers coupables d'avoir encouragé leurs camarades de l'atelier à la résistance, on ne trouve nul moyen de mettre un frein à l'exploitation excessive et souvent *illégale* de nos compagnies détentrices de monopoles.

Tel est le cas de la richissime compagnie lyonnaise des Tramways, qui ne craint pas de faire travailler dix-huit heures consécutives ses malheureux employés soi-disant libres de quitter le travail, mais libres en réalité de crerer de faim, eux et leurs familles.

Nous avons le devoir impérieux de dénoncer hautement à l'opinion publique le sort fait à cette catégorie de travailleurs et de prendre fait et cause pour les exploités contre les exploités.

Partisans de la réduction de la journée de travail à 8 heures, nous demanderons, en attendant mieux, l'application stricte de la loi du 9 septembre 1848, qui réduit la journée de travail à 12 heures.

Un décret du 17 mai 1861 édictait bien, en raison de la nature spéciale de certaines industries, des exceptions à cette loi, mais ces exceptions ne visaient pas l'exploitation des tramways, qui n'existait pas à cette époque.

Il faut ajouter que le décret du 31 janvier 1866 ne permettait qu'aux tisseurs et filateurs de soie, une augmentation d'une heure de travail, du 1^{er} mai au 1^{er} septembre. Il paraît que l'Empire trouvait que le travail de nos tisseurs avait une durée trop courte, en été!

La mesure que nous réclamons aurait pour effet, non seulement d'améliorer la situation des employés, puis que la compagnie ne pourrait diminuer leur salaire, réduit au strict nécessaire, mais elle aurait pour résultat de doubler le personnel, d'occuper dans notre ville bon nombre de travailleurs qui ne le sont pas, et de diminuer d'autant les demandes de secours faites aux bureaux de bienfaisance.

M. Quivogne nous a appris que les conseillers municipaux avaient un bon de circulation gratuite, mais nous pensons que, pour un avantage aussi léger, ils ne renonceraient pas à réclamer l'application de la loi.

Il faut aussi que nos conseillers se gardent bien, à l'avenir, de concéder des monopoles à des compagnies et que les services publics, Tramways, Eaux, Gaz, etc., organisés par la municipalité, ne soient concédés qu'aux travailleurs syndiqués.

Nous engageons également les employés de la compagnie des Tramways à réclamer énergiquement à nos édiles la cessation de pareils abus.

Lyon-socialiste sera à leur disposition.

TRIBUNE LIBRE — Nous invitons tous les adversaires du Socialisme à se produire; la contradiction est offerte à tous, elle devra toujours être loyale et courtoise.

Nous insérerons par conséquent, sous la rubrique ci-dessus, tout ce qui aura trait à cette matière.

MOUVEMENT SOCIAL

LYON — Jules Ferry du Tong-King éprouverait le besoin d'avoir un préfet à poigne, à Lyon, au moment des élections; Massicault serait nommé trésorier-payeur, le pauvre homme!

A propos des élections, voici, d'après le *Journal officiel*, l'état numérique des électeurs inscrits sur les listes politiques closes le 31 mars dernier, pour le département du Rhône: 176.483. Combien, sur ce nombre, comprendront enfin leur devoir et viendront se ranger sous le drapeau rouge du parti ouvrier socialiste révolutionnaire?

Les préfets de la Savoie et de la Haute-Savoie viennent de prendre des arrêtés portant défense d'embaucher des ouvriers italiens, soit sur les chantiers de travaux exécutés par l'Etat, le département, les communes, la C^{ie} des chemins de fer P. L. M., les syndicats et associations quelconques, soit sur les chantiers de travaux exécutés par des particuliers ou dans les usines et ateliers des deux départements.

Cette mesure doit être étendue, à partir d'aujourd'hui, à tous les départements de la région: l'Ain, le Jura, l'Isère et le Rhône.

Une simple question à MM. les préfets de la Savoie et de la Haute-Savoie: vos arrêtés parlent-ils des heures de durée de travail ou tout au moins du minimum des salaires?

A qui le tour? M. Bouchet, Brutus pour les dames, vient d'être condamné à huit mois de prison et 10.000 fr. d'amende; M. Marius Poulet à cinq mois et 5.000 fr. d'amende, affaire de la compagnie d'assurances le *Zodiaque*.

MM. Marius Poulet, député du Var, et Bouchet, député des Bouches du Rhône, vont donner leur démission.

ROANNE — Parti ouvrier. Un nouveau groupe qui vient de prendre le titre de *Désiré*, nous fait part de sa fondation. Dans sa première séance, ce groupe a résolu d'adopter, pour la désignation de ses membres, des numéros d'ordre substitués aux noms propres. La deuxième assemblée avait lieu le 14 courant, et dans la question à l'ordre du jour, *Individualisme et Socialisme*, le membre n° 2 a fait ressortir les avantages que l'homme recueille de la vie en commun, qui lui est d'ailleurs imposée par la nature. Le membre n° 10 a parlé sur l'ambition de l'individu et son amour immodéré des richesses, ajoutant qu'il en sera toujours ainsi, tant qu'on n'aura pas réalisé la socialisation des forces de production. — Le groupe a décidé, avant de se séparer, qu'il fera connaître son existence à tous les journaux du parti ouvrier. — Il se réunit tous les quinze jours, le dimanche matin, rue Gilebut, maison Lebas.

ALAIS — Les groupes composant la *Fédération Alaisienne* (Parti ouvrier), ont convoqué M. Desmons, député de la 1^{re} circonscription d'Alais, dans une réunion publique, à l'effet de répondre à des explications qui lui seront demandées par les socialistes.

La réunion étant contradictoire, M. Desmons, on l'espère, ne voudra pas se dérober comme un simple Clémenceau, qui n'ose aborder, en sa qualité de radical, que par des excuses, la thèse économique. — L. Reynd.

LONDRES — Hartmann est à Londres où il prépare le Congrès international révolutionnaire, qu'il veut tenir au mois d'octobre dans cette ville.

BELGIQUE — Il faut s'attendre à des événements graves. C'est dimanche qu'aura lieu une grande manifestation contre la loi scolaire, promulguée mardi. — Cléricaux, apprêtez vos... fesses!

ESPAGNE — La fédération des ouvriers typographes espagnols et des industries similaires tiendra son second congrès annuel les 25, 26, 27 et 28 septembre, à Valence.

La commission de la fédération espagnole annonce par une circulaire aux groupes révolutionnaires la remise du Congrès cosmopolite, qui devait se célébrer à Barcelone, les 24, 25 et 27 septembre.

Sous le titre *Petite correspondance*, nous répondrons à toutes les questions et toutes les demandes de renseignements qui nous seront adressées.

Chaque correspondant se reconnaîtra à ses initiales, précédées du nom de la ville.

Nos patrons

Le congrès d'hygiène industrielle de Rouen vient de publier son rapport. — Les excellents patrons de la région ont trouvé indigne d'eux de prendre part à ses débats; c'est avec satisfaction que les socialistes liront le rapport le constatant dans le n° 8 de la *Revue scientifique*, sous la signature de M. V. du Claux.

Nous reviendrons prochainement sur ce sujet. Il y a là des chiffres qui parlent — et la condamnation du travail des enfants au-dessous de 14 ans, dans les manufactures, y figure en toutes lettres.

VARIÉTÉS

LASSALLE

Ferdinand Lassalle est né à Breslau, d'une famille israélite, en 1825. A treize ans il avait terminé ses études secondaires et il entra à l'école commerciale de Leipzig.

Le commerce ne lui allant pas, malgré ses parents, il quitta l'école pour étudier la philosophie, et à dix-sept ans il s'était déjà distingué dans cette étude aux universités de Breslau et de Berlin; à dix-neuf, il avait terminé sur la philosophie d'Héraclite un ouvrage qu'il ne devait publier qu'en 1857.

En 1846, il était à Paris; où il fréquentait son illustre compatriote Henri Heine.

En 1848, il était le chef du mouvement socialiste à Dusseldorf, ce qui lui valut six mois de prison. Avec Marx et Engels, il prit part à la rédaction de la *Nouvelle Gazette rhénane*, mais il n'eut pas à partager leur exil après la répression que dirigea le prince royal d'alors, l'empereur d'Allemagne actuel.

Pendant quelques années il se consacra à l'étude. En 1859, à propos de la guerre d'Italie il publia: *La guerre italienne et la tâche incombant à la Prusse* où il préconisait une alliance de la Prusse et de la France afin de réaliser l'unité allemande et l'unité italienne.

Il ne s'attarda pas longtemps à la politique pure. Marx venait de publier sa remarquable *Critique de l'économie politique*; ce fut la révélation pour Lassalle qui, en 1861, dans son *Système des droits acquis* se prononça pour l'abolition de l'héritage et la propriété collective. Peu après il publiait son fameux *Programme des travailleurs* où il démontrait inévitablement l'avènement du Quatrième état — c'est Lassalle, croyons-nous, qui s'est le premier servi de cette expression — dont la cause est la cause de l'humanité entière, dont la liberté sera la liberté de tous, dont la domination sera la do-

mination de tous.

Cependant Lassalle était peu connu; un événement fortuit le mit en pleine lumière. Une société ouvrière de Leipzig, qui réclamait avant tout le suffrage universel, envoya des délégués à Berlin auprès de M. Schulze-Delitsch; cet apôtre de la coopération, qui n'était pas partisan du suffrage universel, les reçut assez froidement et les délégués mécontents, allaient quitter Berlin quand un jeune progressiste, M. Löwe, leur conseilla de voir le docteur en philosophie Lassalle.

Les délégués se rendirent chez Lassalle; ne l'ayant pas trouvé, ils lui écrivirent et il fut convenu qu'il répondrait publiquement à leurs questions.

C'est ainsi que parut la *Lettre ouverte* où est exposée la loi d'airain des salaires, et où Lassalle dit aux travailleurs qu'ils doivent cesser d'être de simples forces de travail à la disposition de la bourgeoisie.

A la lecture de cette brochure, le milieu bourgeois éclata en violentes attaques contre Lassalle. Lui, fit face à tous, brochures et livres se succédèrent rapidement.

Ecrivain plein de verve, il se montra en outre orateur brillant, agitateur infatigable, puissant organisateur. Il parcourut les principales villes d'Allemagne, notamment Leipzig, Dusseldorf, Cologne, Francfort, donnant partout des meetings et prêchant le socialisme avec une éloquence irrésistible.

Après une année de propagande et d'activité, la *Société générale des ouvriers allemands* fut fondée (23 mai 1863) et c'est lui-même qui la dirigea.

Attaqué par Schulze-Delitsch, il répliqua victorieusement (janvier 1864) par son *Monsieur Bastien Schulze*, qui est son œuvre la plus importante. Il retourna ensuite sur les bords du Rhin, se rendit au château de M^{me} de Hatzfeld, à Dusseldorf, et voulut faire une conférence près de là, à Bongsdorf; ce devait être la dernière.

Lassalle mourut le 28 août 1864, tué en duel à Carouge.

Il avait 39 ans.

SOUSCRIPTION

Permanente

POUR LA PROPAGANDE SOCIALISTE

Un patron socialiste	2f.50
Reliquat chez Goutard	» .70
» » Deville	» .40
» » »	» .25
Un canut	» .20
	4.05

Liste précédente... 8.15

A ce jour..... 12.20

PROPAGANDE RÉPUBLICAINE SOCIALISTE

A. LECOURTOIS, courtier en librairie, 28, rue Daubenton, — PARIS

Livraison immédiate à domicile à raison de 50 centimes et 1 fr par semaine de tous les ouvrages et brochures ayant trait au socialisme, à l'histoire et à la littérature

en général:

J. GUESDE. La loi des salaires	» 30°	H. BRISSAC. Résumé populaire du socialisme	» 20°
Le Collectivisme au Collège de France	20°	Vive la République Européenne!	» 50°
Le Programme du Parti ouvrier, son histoire, ses considérants et ses articles	1f »	L. PEMJEAN. Le Socialisme expérimental	» 15°
F. LAFARGUE. Le droit à la paresse	» 35°	Plus de frontières	» 25°
Socialisme utopique et soc. scientifique	50°	B. MALON. Histoire du socialisme, par séries	» 50°
Cours d'économie sociale, brochures	» 10°	et par volumes, à différents prix	
G. DEVILLE. Le capital de Karl Marx, résumé et accompagné d'un aperçu sur le socialisme	» 3f »	Le nouveau Parti, 2 vol.	1f.50°
Cours d'économie sociale, brochures	» 10°	E. GAUTIER. Le Darwinisme social	1f »
		Etc., etc.	

Les conditions indiquées plus haut ne s'appliquent qu'à Paris seulement. Pour la province, au comptant contre mandat-poste à la charge du destinataire.

INSTITUTION MARET rue Bodin, 3 LYON

Le Gérant, L. PERRIN.

Lyon — Imp. Vacher, rue Champier, 1.